

un virtuose accompli. S'il en a reçu l'ordre il sait jeter une remarque comme par hasard et tout négligemment, ainsi que faire l'ignorant, bref il est pour moi sans prix. — C'est un site comme elle l'aimerait. Du milieu de la pièce le regard se porte des deux côtés par delà le premier plan vers l'infini de l'horizon, on est tout seul dans le vaste océan de l'air. Si on s'approche d'une suite de fenêtres on voit au loin à l'horizon une forêt s'élever en voûte comme une couronne qui limite et cerne le site. Et c'est parfait, car l'amour aime — quoi ? — un enclos ; le paradis lui-même n'était-il pas un enclos, un jardin vers l'orient ? — Mais il se resserre trop autour de vous ce cercle — on avance vers la fenêtre, un lac tranquille se cache humblement entre les abords plus élevés — sur sa rive une barque. Un soupir du cœur, un souffle de la pensée inquiète — la barque se détache de ses chaînes et glisse sur le lac, doucement bercée par les tendres souffles d'une nostalgie sans nom ; on disparaît dans la solitude mystérieuse de la forêt, bercé par la surface du lac qui rêve des ombres profondes de la forêt. — On se retourne de l'autre côté et c'est la mer qui se répand devant les yeux que rien n'arrête, poursuivis par la pensée que rien n'arrête. — Qu'aime l'amour ? l'infini. — Que craint l'amour ? des bornes. — Derrière le grand salon se trouve une pièce plus petite, ou plutôt un cabinet, car ce que cette pièce-là chez les Wahl faillit être, celle-ci l'est. La ressemblance est frappante. Une nattes couvre le parquet, devant le sofa il y a une petite table à thé avec une lampe, pareille à celle de là-bas. Tout y est semblable, mais plus luxueux. Je pense pouvoir me permettre cette petite retouche à la pièce. Dans le salon se trouve un piano très simple, mais rappelant celui de chez les Jansen. Il est ouvert, avec, sur le portemusique, le même petit air suédois. La porte donnant sur l'entrée est entre-baillée. Elle entrera par cette porte du fond, Johan en a été instruit, ainsi au moment même où il l'ouvrira, elle apercevra à la fois le cabinet et le piano. — L'illusion est parfaite. Elle entre dans le cabinet, et je suis sûr qu'elle sera contente. En jetant son regard sur la table elle y trouvera un livre mais, à l'instant même, Johan le prendra pour le ranger, en disant d'une façon accidentelle : Monsieur a dû l'oublier là ce matin. Ainsi, d'abord, elle saura que j'y ai été le matin même et, ensuite, elle voudra examiner le livre. C'est une traduction allemande de la fameuse œuvre d'Apulée (328) : *Amour et Psyché*. Ce n'est pas un ouvrage poétique, mais il n'en faut pas non plus, car l'offre d'une vraie œuvre poétique à une jeune fille est toujours une injure, parce que cela implique qu'à un tel instant elle ne le serait pas elle-même assez pour boire la poésie cachée immédiatement dans la réalité et qui n'a pas d'abord été corrodée par la pensée d'un autre. Généralement on n'y pense pas et, pourtant, c'est ainsi. — Elle voudra lire ce livre et c'est ce que je veux. — En l'ouvrant à la dernière page lue, elle y trouvera une petite branche de myrte, qui lui dira plus qu'un simple signet.

\*\*

Ma Cordélia !

Que crains-tu ? En nous soutenant l'un l'autre nous sommes forts, plus forts que le monde, plus forts que les dieux eux-mêmes. Tu sais que jadis il y avait sur la terre une race (329), humaine il est vrai, mais dont chaque élément se suffisait à lui-même et ne connaissait pas l'union intime de l'amour. Leur puissance pourtant fut grande, si grande qu'ils voulurent donner l'assaut au ciel. Jupiter craignait cette race et fit de chacun de ses éléments un couple, homme et femme. S'il arrive parfois que ce qui fut jadis uni se réunit à nouveau en amour, une telle union est plus forte que Jupiter ; ils sont alors non seulement aussi forts que chacun des éléments, mais plus forts encore, car l'union de l'amour est une unité supérieure.

TON JOHANNES.

\*\*

Le 24 Septembre.

La nuit est calme — il est minuit moins le quart — le veilleur de nuit d'Oesterport sonne sa bénédiction sur le pays, et la Blegdam en renvoie l'écho — il rentre dans son corps de garde en sonnait à nouveau et l'écho en arrive de plus loin encore — Tout dort en paix, sauf l'amour. Levez-vous donc, puissances mystérieuses de l'amour, rassemblez-vous dans cette poitrine ! La nuit est silencieuse — seul un oiseau interrompt ce silence avec son cri et son coup d'aile en passant au ras du glacis gazonné tout humide de rosée : lui aussi sans doute se hâte à un rendez-vous — *accipio omen* (330) ! Comme toute la nature est remplie de présages ! Je tire des présages du vol des oiseaux, de leurs cris, des ébats des poissons à la surface de l'eau, de leurs fuites dans les profondeurs, d'un aboiement au loin, du tintamarre lointain d'une voiture, de l'écho d'un pas venant du loin. Je ne vois pas de fantômes à cette heure de la nuit, je ne vois pas ce qui appartient au passé, mais le sein du lac, l'humide baiser de la rosée, le brouillard qui se répand sur la terre et cache son étreinte féconde me montrent ce qui doit venir. Tout est image, je suis mon propre mythe, car n'est-ce pas comme un mythe que je vole à cette rencontre ? Mais qu'importe qui je suis ; j'ai oublié toutes les choses finies et temporelles, seul l'éternel me reste, la puissance de l'amour, son désir, sa béatitude. — Comme mon âme est tendue comme un arc et mes pensées prêtes au vol comme les flèches d'un carquois, non pas envenimées et pourtant bien capables de se mêler au sang. Que de force, de santé et de joie en mon âme, présente comme un dieu (331) ! — La nature l'avait faite belle. Je te remercie, toi, nature prodigieuse. Comme